

CIORAN, ÎN VIZIUNEA PROPRIE ȘI A UNOR CRITICI ROMÂNI ȘI FRANCEZI

CIORAN AS SEEN BY HIMSELF AND BY SEVERAL ROMANIAN AND FRENCH CRITICS

Mihaela Șt. RĂDULESCU

Universitatea Tehnică de Construcții București

Departamentul de Limbi străine și Comunicare

e-mail: mihaelastadulescu@yahoo.fr

Abstract

The article discusses some observations made by Cioran about himself concerning his first books in Romanian, the reasons for his abandoning this language, his recognition as a writer in French, as well as the quasi general discrepancy between what he said and what he did.

The article goes on to highlight the widely fluctuating critical reception of Cioran's work, both in his native country and in his country of adoption, emphasizing that the path from high praise to reproach was taken in reverse order in each of these countries. Various examples of neutral, adverse and highly laudatory reception – both Romanian and French – are given.

Key words: *culture, exile, style, reception, contradiction*

Cuvinte cheie: *cultură, exil, stil, receptare, contradicție*

Cioran par lui-même

Écrivain passionné, penché vers la littérature subjective, Cioran passe pour un spécialiste de la confession, bien qu'il ne soit pas mémorialiste. A l'égard de ses livres de jeunesse, il a pris plus tard distance, sans pour autant renoncer à l'essentiel.

Ainsi, il a admis que sa première publication majeure, *Sur les cimes du désespoir*, est un « livre extrême ». En ce qui concerne *La Transfiguration de la Roumanie*, livre écrit avec une ardeur, un radicalisme et une audace inhabituels et qui contient des attaques acharnées contre son peuple, Cioran a exprimé des regrets, même des remords pour ses égarements de jeunesse : « Comment ai-je pu être celui que j'étais ?... Je me demande parfois comment j'ai bien pu écrire *La Transfiguration de la Roumanie* » [1]. Dans une lettre envoyée à son frère, en 1973, Cioran écrit : « Pour moi, l'époque où j'écrivais *La Transfiguration* ... me paraît incroyablement lointaine. Parfois je me demande si c'est bien moi qui ai écrit ces divagations qu'on cite. En tout cas, j'aurais mieux fait de me promener dans le parc de Sibiu ... L'enthousiasme est une forme de délire. Nous avons connu cette maladie dont personne ne veut admettre que nous soyons guéris » [2].

Cioran pense que son livre a une tendance de réforme et il avait précisé, en 1933, que « si je n'étais Roumain que par mes défauts, j'aimerais toujours mon pays contre lequel je me suis acharné par un amour non-avoué » [3], ajoutant plus tard : « J'aime l'histoire de la Roumanie d'une lourde haine » [4].

En fait, Cioran n'a pas changé grande chose de ses convictions sur la Roumanie ; il lui arrive d'avoir honte d'être Roumain et de le déclarer ouvertement : « Je souffrais tant d'être Roumain » [5]. Et il s'explique : « Chez moi, il y avait un complexe d'infériorité qui frisait la folie. Le désespoir d'être Roumain » [6].

Quant à l'abandon de la langue roumaine, afin d'échapper de la condition d'être « muré dans sa langue » et pour devenir « citoyen du monde », Cioran avoue que ce fut une opération difficile, qui lui a coûté de grands efforts, d'abord parce que le français était à contresens avec sa nature trop libre. Cioran avoue « qu'il n'est pas du tout facile de lutter contre son propre tempérament en écrivant » [7]. Après huit ans de séjour en France, Cioran était encore marqué par le complexe du métèque dû à son accent étranger. Il promet de prendre sa revanche par le français écrit. S'il ne peut articuler comme les Français, au moins il essaiera d'écrire comme eux, « et même mieux qu'eux » [8]. On va voir comment le pari a été gagné.

Ce changement de langue est donc vécu par Cioran comme une expérience dure, comme une rupture : « Le passage à une autre langue ne peut se faire qu'au prix du renoncement à sa propre langue. Il faut accepter ce sacrifice » [9]. Mais, en même temps, Cioran a vécu cette rupture comme une libération de tout son passé, ayant aussi le rôle d'une vraie thérapie ; ce changement l'a discipliné, l'a ordonné, car, avoue-t-il, « la langue française m'a apaisé comme une camisole de force calme un fou. Elle a agi à la façon d'une discipline imposée du dehors, ayant finalement sur moi un effet positif. En me contraignant, en m'interdisant d'exagérer à tout bout de champ, elle m'a sauvé » [10]. Cioran pense que pour devenir écrivain en autre langue que maternelle, il faut s'arracher les racines, affaire compliquée, car elles sont « résistantes comme les mauvaises herbes ». Cioran lui-même ne peut pas y aboutir pleinement, parce que tout ce qu'il a écrit, avoue-t-il, « provient du fait que je suis Roumain » [11].

Un intérêt vif suscite les aveux de Cioran concernant sa vie d'auto-exilé, qui fut d'une austérité monastique. Ion Vartic montre que Cioran affirme avec la candeur qui fait son charme « l'idéal de vivre comme parasite » [12] de l'université. « Mieux que personne, j'ai eu la vie que j'ai voulue... une vie d'oisif, comme en il existe peu en ce siècle » [13]. Cioran s'explique : «...J'ai accepté de mener une vie d'éternel étudiant. J'étais toujours le plus âgé de tous ceux qui mangeaient au restaurant universitaire. Mon rêve était de vivre de bourses toute ma vie » [14]. Et il précise qu'il a fait tout cela sans en ressentir la moindre humiliation. Cioran justifie ainsi cette manière de gagner sa vie :

« la liberté a été ma seule religion dans la vie, l'indépendance, et, en premier lieu, de ne pas dépendre d'une carrière ... la vie n'a de sens que si on parvient à y faire ce que l'on veut » [15].

Bien au contraire, Emil Cioran connaît l'orgueil du créateur. Il se vante à son interlocuteur Gabriel Liiceanu : « ...Si je peux me féliciter d'une chose, c'est de n'avoir tenu compte de l'avis de personne » [16]. Et il ajoute : « Je ne suis influencé par personne » [17] et soutient que, même s'il n'avait lu aucun livre, il aurait été le même. Cioran a la vanité de se considérer Privatdenker, penseur privé, exempt de penser à heure fixe. Toutefois, il est attiré par l'anonymat. Esprit contradictoire, Cioran adhère aussi à la mégalomanie. Selon lui, « les individus ainsi que les nations ont besoin d'une certaine mégalomanie. Au moment où on ne pense pas qu'on est exceptionnel, important, irremplaçable on est perdu » [18]. A propos de ce sentiment, Ionesco disait que Cioran était irrité à l'idée d'être « Cioran et non pas Pascal » [19].

On sait, également, que Cioran était frappé par des accès d'hystérie chaque fois qu'on lui parlait d'une influence qu'il avait subie. Pour se défendre de n'avoir pas cité de ses livres, il disait qu'« on ne devrait signer ce qu'on écrit » [20].

La compréhension de la pensée de Cioran suppose la prise en considération de son irrépressible penchant vers la contradiction. C'est là qu'on trouve l'explication de sa préférence pour les formes brèves – maximales et aphorismes. Il explique ses inconséquences et ses contradictions en avouant : « par tempérament, je change constamment d'humeur, je ne peux pas construire un système. Un système ne supporte pas la contradiction. Voilà mon attitude et j'en tire les conséquences. C'est pourquoi j'écris des fragments, pour pouvoir me contredire. La contradiction fait partie de ma nature... » [21].

On a observé également qu'il disait presque toujours autre chose que ce qu'il avait fait : il a adhéré au non-travail et, pourtant, a (ré)écrit quatre fois son premier livre français ; il a parlé du suicide et a vécu plus de 80 ans, reconnaissant, à la vieillesse, qu'il n'était pas « dégoûté de la vie » [22], il a eu « la volupté de l'entourage des ratés » et s'est très bien réalisé. Cioran prétend avoir seulement simulé l'échec de sa vie, et reconnaît avoir vécu « toutes les formes de déchéance, y compris le succès ».

De plus, il était en société l'homme le plus joyeux que l'on puisse imaginer, de sorte que Virgil Ierunca parlait du « salonnard Cioran ». Il avait aussi la vocation de l'amitié, mais il voulait passer pour pessimiste et misanthrope. On peut alors comprendre son affirmation que tous ses écrits sont plus ou moins des aveux voilés ou « qu'au fond tous mes livres sont autobiographiques, mais d'une autobiographie masquée » [23].

La réception critique roumaine de l'œuvre de Cioran

La réaction de la critique aux idées de Cioran a traversé des périodes non seulement différentes mais opposées. Il y a parmi ses exégètes des admirateurs sincères et des détracteurs. Cet état de choses est reflété aussi dans le sous-titre « Entre l'idolâtrie et le pamphlet » donné à un excellent recueil de textes *Pro et Contre Cioran*, paru en 1988, en Roumanie, aux Éditions Humanitas. Un diagnostic correct de l'exégèse roumaine à ce sujet est établi par Simona Modreanu, qui suit « le louvoiement de l'attitude critique en fonction du conditionnement idéologique et le degré de liberté d'expression. Ainsi, après une première réaction spontanée de la presse de l'entre-deux-guerres, comptant presque autant de signaux positifs que négatifs, s'ensuit une campagne de dénigrement idéologiquement commandée, pour que, à partir des années soixante-dix, commence la récupération du philosophe. » [24]. Nombre d'intellectuels roumains ont participé à la discussion du « cas Cioran ». Parmi eux, des plus brillants.

Ainsi, Mihai Ralea souligne, en 1937, que dans les écrits de Cioran « ce qui vient au premier plan c'est son tempérament, qui est ou veut être excessif [...] Il faut cependant reconnaître son talent plein de promesses [...] Ses intuitions sont profondes ou ingénieuses. Leur expression presque toujours heureuse » [25]. Petru Manoliu, en 1941, apprécie le livre *La Transfiguration de la Roumanie* comme « plein de vertus et de vices » et son auteur comme « un esprit éminent » [26].

L'illustre historien et critique littéraire George Călinescu regrette que, selon Cioran, la Roumanie « ne représente rien au monde » [27] et que le jeune auteur lui attribue des aspirations impérialistes. Après cette courte référence de 1941, George Călinescu revient sur le sujet plusieurs fois. Ainsi, en 1958, il montre que Cioran est touché par « l'orgueil de snob » et par la « maladie spirituelle ... du culte de la damnation » [28]. En 1959, Călinescu publie un

nouvel article, plus virulent, contre l'affirmation de Cioran : « Je suis le prophète du scepticisme. Une passion me domine, la passion du doute ». Călinescu réplique, disant que « le doute ... n'est pas une passion, mais une anémie, une dépression » [29]. Et puis, la même année, le critique bucarestois attaque de nouveau « une théorie de la haine », cette fois-ci. Il signale le caractère nuisible des essais de Cioran, pour les jeunes, qui « peuvent être fascinés par l'impression de rigueur et de franchise dans laquelle une brutale incohérence et une analyse pleine d'imposture de l'âme humaine sont habillées » [30]. Călinescu repousse également « l'hypothèse de la vindicte », proposée par l'exhortation cioranienne : *Ne pas oublier : l'injure est un des secrets de la réussite* » [31].

Le grand poète et philosophe Lucian Blaga incrimine « le phénomène d'amnésie de guillemets » [32] et rappelle les sources inavouées de Cioran : Nietzsche, Klages, Spengler, Keyserling, dont Cioran évite avec obstination de rappeler les noms, afin de jouer « la farce de l'originalité » [33]. Pour forcer l'originalité, Cioran « essaie une carrière littéraire en calomniant si infâment le peuple de ses parents » [34]. Blaga dit que « Cioran est capable de donner la réalité entière pour un paradoxe... » [35].

Encore plus dures sont les critiques signées par Nichifor Crainic, en 1962. Il affirme que Cioran appartient « à la clique de détracteurs traîtres et renégats ... », et que son livre *La Transfiguration de la Roumanie* est un « pénible bégaiement philosophique » où est détracté « le peuple roumain entier auquel il ne trouve aucune qualité » [36]. Et on voit Crainic s'emballer : « Projeter sur un peuple entier une décomposition et une misère morale strictement individuelle n'est pas autre chose qu'une bizarrerie psychiatrique, n'est pas autre chose qu'un acte de démence » [37]. Dans la même période, une série entière d'auteurs font, également, une réception hostile aux idées de Cioran.

Mais, au commencement des années 80, une critique beaucoup plus compréhensive à l'égard de l'œuvre d'Emil Cioran s'affirme. Ainsi, Constantin Noica remarque : « Moi, je ne connais personne dont les moyens démentent tellement les buts » [38]. Et aussi que Cioran « était imbibé dès 20 ans de ces illusions du désabusé, que seulement la culture peut alimenter » [39].

Une exégèse profonde et pertinente, datant de 1985, est due au poète et dramaturge Marin Sorescu. Il reconnaît que Cioran « est vraiment une grande personnalité [...] est un écrivain et demie ! » [40], et remarque l'existence d'une hostilité envers cet écrivain, soutenue par le slogan : « Cioran est un anti-roumain ». « Un gros mensonge, bien sur ! », exclame Sorescu, et passe tout de suite à formuler sa vigoureuse réplique : « Rien de plus roumain que la nature, le tempérament, l'univers de ses écrits – maintenant assimilés de plus en plus à l'universel, par une rapide reconnaissance. La marque Cioran signifie une marque roumaine » [41]. Et le poète dit sans équivoque : «...Cioran, avant de devenir le plus grand styliste français, est un grand écrivain roumain » [42]; de son œuvre, Sorescu dit que « le vêtement est français, mais la coupe et le point restent toujours roumains » [43]. Toutefois, il identifie à Cioran « une science de l'aphorisme, acquise difficilement, mais touchant des zones de haute maîtrise » [44].

Le critique Eugen Simion (1998 : 262) remarque que « le désespoir d'être seul au milieu des mots n'empêche pas l'essayiste d'être un brillant styliste » [45].

Tant avant qu'après la révolution de 1989, beaucoup d'intellectuels roumains des plus prestigieux ont continué à analyser la pensée et l'œuvre de Cioran : Modest Morariu, Nicolae Manolescu, Gabriel Liiceanu, Livius Ciocârliie, Marta Petreu, Carmen-Ligia Rădulescu, Constantin Zaharia, Ion Vartic en sont des exemples.

La réception de l'œuvre de Cioran en France

La réception de l'œuvre de Cioran dans son pays d'adoption a été aussi fluctuante qu'en Roumanie, mais, généralement, elle a suivi un sens inverse. Dans son excellent livre intitulé *Cioran*, Simona Modreanu montre que « ... la critique française a parcouru un chemin inverse par rapport à la critique roumaine ; elle a bien accueilli Cioran dès le début (alors que l'accueil roumain a été mitigé) et lui a patiemment bâti une réputation d'auteur élitiste de salon postmoderne, jusqu'à sa parution en livre de poche ... Ce qui est assez étrange, c'est que le monde littéraire a choyé Cioran jusqu'à sa mort, avant de commencer à l'attaquer violemment après 1995 (sous réserve de généralisation abusive) » [46].

Ainsi, dès le début, les écrits de Cioran commencent à susciter une attention croissante et finissent par avoir un grand retentissement dans les milieux culturels français : « Nous avons un nouveau moraliste, ou immoraliste, qui écrit fort bien » [47], signale André Maurois. « C'est le ton et la langue d'un maître » [48] ajoute Claude Mauriac, dans les pages de la revue littéraire *La Table Ronde*, en janvier 1950.

A son tour, Saint-John Perse le qualifie d' « auteur de grande race », en voyant en lui « un des plus grands écrivains français dont puisse s'honorer notre langue depuis la mort de Valéry » [49].

De même, François Ravel le considérait, dans la revue *Express* du 16 novembre 1979, le plus grand prosateur français d'aujourd'hui, et Alain Bosquet affirmait également que Cioran était le plus grand styliste français. Son style est vraiment clair et concis, ses textes parfaitement compréhensifs. La forme est d'habitude courte, aphoristique. La conséquence est qu' « on ne résume pas un livre de Cioran. La pensée est trop mobile, faite d'incessantes volte-face, frôlant le nihilisme pour s'en écarter et y revenir... » [50].

En analysant le style de Cioran, Jean d'Ormesson [51] (1998 : 320) constate qu' « il écrit dans un français d'étranger ... c'est-à-dire dans le français le plus pur et le plus ferme, son *Précis de décomposition* ».

L'autre versant de la réception française est représenté par les livres de Jean-Yves Boisseau, Patrice Bollon et Alexandra Laignel-Lavastine. Le plus souvent, le cheval de bataille est les errements de la jeunesse de Cioran. Outre ces livres, l'hostilité s'est manifestée aussi dans la presse. Simona Modreanu relève le *Bloc-notes* de Bernard-Henri Lévy (tenu dans *Le Point*), où il « reproche à Cioran d'avoir gardé le silence sur le *passé maudit* de sa vie roumaine » [52].

Boisseau relève que Cioran est « épris de mots d'esprit » et qu'il « écrit pour se faire remarquer » et lui reproche aussi d'avoir discrètement changé la vision de son livre *La Transfiguration de la Roumanie* pour atténuer ses péchés.

Bien que l'exégèse de Bollon soit profonde, il embrasse aussi la thèse que toute l'œuvre de Cioran serait une tentative de réparer les erreurs de sa jeunesse, observation qui n'est pas fautive, mais qui est trop étroite.

L'ouvrage d'Alexandra Laignel-Lavastine *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme* [53], en dépit de la rigoureuse documentation et de la beauté de l'écriture, contient des conclusions exagérées, frisant la mauvaise foi.

L'exégèse de l'œuvre de Cioran faite en Allemagne, en Espagne, aux États Unis n'a pas l'agressivité de la récente critique française. On constate aussi qu'en dépit d'une certaine hésitation dans l'interprétation de la pensée cioranienne, le nombre d'ouvrages de toute sorte qui lui sont consacrés ne s'amointrit pas.

Bibliografie

1. Cioran *apud* Gabriel Liiceanu, *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran suivi de « les continents de l'insomnie »* entretien avec E. M. Cioran. Paris : Editions Michalon, 1995, p. 39.
2. *Idem*.
3. *Apud* G. Onțeluș, *Emil Cioran un exeget liric al Caderii*. Iași : Ed. Junimea, 2000, p. 29.
4. Cioran *apud* Ion Vartic, *Cioran naiv și sentimental*, Ed. Biblioteca Apostrof, Cluj Napoca, ed. II, 2002, p. 142.
5. *Apud* G. Liiceanu, *op. cit.*, p. 71.
6. Cioran *apud* Ion Vartic, *op. cit.*, p. 238.
7. *Apud* G. Liiceanu, *op. cit.*, p. 116.
8. *Ibidem*, p. 49.
9. *Apud* G. Liiceanu, *op. cit.*, p. 114.
10. *Ibidem*, p. 115.
11. *Apud* G. Onțelus, *op. cit.*, p. 52
12. Ion Vartic, *op. cit.*, p. 287.
13. Modreanu, S. *Cioran*. Ed. Oxus, Paris, 2003, p. 29.
14. Liiceanu, G., *op. cit.*, p. 106.
15. *Ibidem*, p. 104-105.
16. *Ibidem*, p. 123.
17. Ion Vartic, *op. cit.*, p. 377.
18. *Ibidem*, p. 83.
19. *Ibidem*, p. 105.
20. *Ibidem*, p. 271.
21. Cioran, *Entretiens*. Collection „Arcades”. Paris : Gallimard, 1995, p. 131.
22. Cioran, in *Convorbiri cu Cioran*. București : Humanitas, 2004, p. 274.
23. Cioran, *Entretiens*. Collection „Arcades”. Paris : Gallimard, 1995, p. 129.
24. Simona Modreanu, *op. cit.*, p. 173.
25. Mihai Ralea, in *Pro et Contra Cioran. Între idolatrie și pamflet*. București: Ed. Humanitas, 1998, p. 119.
26. Petru Manoliu, *ibidem*, p. 157.
27. George Călinescu, *ibidem*, p. 159.
28. *Ibidem*, p. 198-199.
29. *Ibidem*, p. 209.
30. *Ibidem*, p. 211.
31. *Ibidem*, p. 213.
32. Lucian Blaga, in *Pro et Contra Cioran, op.cit.*, p. 216-217.
33. *Ibidem*, p. 217
34. *Ibidem*, p. 218.
35. *Idem*
36. Nichifor Crainic, in *Pro et Contra Cioran, op.cit.*, p. 221.
37. *Ibidem*, p. 223.

38. Constantin Noica, *in Pro et Contra Cioran, op.cit.*, p. 293.
39. *Idem*
40. Marin Sorescu, *in Pro et Contra Cioran, op.cit.*, p. 299.
41. *Ibidem*, p. 300.
42. *Ibidem*, p. 307.
43. *Ibidem*, p. 313.
44. *Ibidem*, p. 312.
45. Eugen Simion *in Pro et Contra Cioran*, 1998, p. 262.
46. Modreanu, S. *op. cit.*, p. 182-183.
47. *Apud* Liiceanu, *op. cit.*, p. 56.
48. *Idem*.
49. *Ibidem*, p. 116.
50. Patrice Berthier et Michel Jarrety (volume dirigé par). *Histoire de la France Littéraire. Modernités. XIXe – XXe siècle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2006, p. 658.
51. Ormesson, J. d'. *Une autre histoire de la littérature française II*. Paris : Nil éditions, 1998, p. 320.
52. Modreanu, S. *op. cit.*, p. 183.
53. Presses Universitaires de France, 2002.